

Le nouveau Minotaure

Camélia Handfield

Number 97, Spring 2003

La honte

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14482ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Handfield, C. (2003). Le nouveau Minotaure. *Moebius*, (97), 49–50.

CAMÉLIA HANDFIELD

Le nouveau Minotaure

Maman. J'ai toujours aimé dire «maman». J'ai une maman. Pardon, je me répète, mais c'est la seule chose dont je puisse parler sans vouloir m'assassiner. Le seul sujet sûr. Normal. J'ai une maman, comme tous les autres, je le jure.

Mais elle, elle a Minou, son mari. Elle aurait voulu que je l'appelle papa. Je n'ai jamais osé le tutoyer. Jamais su dire «papa» sincèrement. Mes sœurs et mon frère le disent bien, la tête haute. Moi, «papa», ce mot me brûle le fond de la gorge.

Minou. Elle s'est mise à l'appeler Minou quand j'ai commencé à prendre de l'ampleur dans son ventre. Pour qu'il ne lui échappe pas. Lui, son roi, elle, sa reine. Minou, beau et fort, comme tous les héros. Mais nous ne sommes pas dupes, ni lui ni moi. Je ne poursuis pas la lignée d'un tel monarque. Parfois, je me regarde dans la glace (inutile tentative d'y croire). Ses traits dans les miens... non. Deux yeux ternes, mornes, vides. Stupides. Comme ce mâchonnement quand la nervosité m'assaille. Chez lui, nous jouions la comédie, nous nous embrassions. Pour maman. Mon père, mon vrai, géniteur puissant, transmetteur de gènes dominants, a disparu. Et je suis restée derrière, avec ma peau saturée de son parfum. Pas de celui de Minou. Alors sa majesté me jugeait, me jugeait, et me juge toujours, même depuis qu'il m'a expédiée ici. Il a engagé un architecte pour dessiner ça, cet amoncellement de recoins poussiéreux qui se veut un chez-soi. Il s'y perd à l'occasion quelques malheureux. Je les effraie toujours; je les punis parce qu'ils me voient. Et je les charge pour qu'ils partent vite loin de moi. Le regard des autres sur moi me blesse autant que ma respiration. Exister m'humilie.

Maman... ma pauvre et fautive mère. Dans un fourreau bovin, elle attira à elle un taureau de cuir, musclé, brûlant, et concrétisa un fantasme fou par-derrrière. Puis, moi, toute petite fleur sous ma peau de vache.

Et toutes ces années, tous ces efforts pour muer, me métamorphoser en une personne légitime et justifiée. Me purger, me débarrasser de moi et de mes terribles envies. Oublier que je suis condamnée à payer l'unique faute de ma sainte maman – oui, croire que jamais je n'ai été l'unique faute de ma sainte maman. Bobards. Je ne berne personne, pas même moi. Futiles essais. Je sais. Ils savent, les autres, ils savent eux aussi. Le monde entier... Ils criaient, ils riaient avec leurs joues roses et leurs yeux moqueurs – *roses, moqueurs!* Ils me pointaient du doigt. *Grosse vache! Tu pues!* Oui, je le sais, je le sens. Vous voyez tout, petits dieux, je suis transparente et pathétiquement monstrueuse. Oui. C'est vrai. Et je m'en veux. Mais je n'y peux rien. Et je m'en veux de n'y rien pouvoir.

Ma naissance, mon tourment. Je rumine cette litanie perpétuelle qui m'emprisonne ici. Je me mens. Je me fais victime pour me cacher mes torts. Déguisement ridicule enveloppant une risible créature. L'acide et vomitive vérité: je n'ai jamais appris de l'erreur de maman. Durant mes longues journées de solitude, ma seule compagne est ma perversion. Je veux un homme. Un homme au dos poilu. Assez poilu pour que je l'empoigne. Assez poilu pour que je le tresse. Un homme aux grosses narines; qu'il souffle un vent tiède et furieux dans mon cou. Qu'il sente la sueur, le fauve, oui, une odeur bien présente, inoubliable. Et que ses yeux ressemblent aux miens; que je n'y voie absolument rien. Surtout pas moi. Et je vis pour qu'il m'apparaisse entre les cloisons de cette pièce grise, j'attends une douloureuse et coupable jouissance.